

De Maria Chapdelaine à Elaine Bédard

Hermine Beauregard

Volume 7, numéro 4 (40), juillet-août 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, H. (1965). De Maria Chapdelaine à Elaine Bédard. *Liberté*, 7(4), 353-361.

De Maria Chapdelaine à Elaine Bédard

Je n'aime pas les femmes, je ne les ai jamais aimées et pourtant Dieu sait comme je les comprends!... Car j'en suis, et comme si un malheur n'arrivait jamais seul, canadienne-française en plus, et catholique par surcroît...

Louis Hémon nous a figées le chapelet à la main, dans un pays où rien ne devait mourir et rien ne devait changer. Jean Lemoyne a tenté de nous psychanalyser, de nous démystifier pour employer un terme à la mode, avec un bon sens tout rabelaisien. Les hommes du Québec nous ont tour à tour chantées, haïes, canonisées, méprisées mais que savent-ils de nous, eux qui nous voient à travers le prisme déformant de leurs peurs, de leurs frustrations et de leur vanité?

Celles qui ont osé élever la voix l'ont fait par la bouche de leurs héroïnes. Ce qu'Angéline de Montbrun avait laissé deviner, Diane Giguère, Claire Martin et Marie-Claire Blais l'ont crié; mais tout cela s'accomplissait par personne interposée et beaucoup n'ont pas voulu comprendre. Certaines spécialistes de la médecine et de la psychologie ont posé des noms savants sur nos complexes, nos comportements, et tout le monde a juré avoir compris; mais nous les femmes de tous les jours, qui voyons grandir dans un pays qui ne leur ressemble pas, ces enfants que nous n'avons pas toujours voulus, que nous élevons sans mot dire ou en rechignant, sans l'aide de maris que nous avons l'impression vague de ne pas avoir choisis et celle, plus nette encore, de ne plus aimer, nous les femmes du quotidien québécois, qui sommes-nous ?

Nous n'avons pas la prétention d'être la fin du monde, nous les femmes de 1965, et le dernier mot n'a pas encore été dit

dans cette petite aventure sentimentale qui nous lie à l'homme à travers les âges, et qui conserve malgré tout, avouons-le sans fausse pudeur, ses attraits millénaires.

La force physique, qui pendant des siècles a été l'argument décisif qui réglait le sort des batailles et qui terminait d'une façon péremptoire toutes les querelles domestiques, (rappelez-vous, messieurs, que si vous aviez été entraînés par les cheveux sur les sentiers rugueux de la préhistoire, vous auriez bien pensé vous aussi au rouleau à pâte), la force physique n'a plus pour ainsi dire force de frappe; les ruses de l'intelligence et les détours de l'imagination ont fini par triompher. Qui songe à se pâmer devant un biceps surdéveloppé, alors que la simple pression d'un doigt féminin sur un bouton électrique peut déchaîner des forces illimitées?

L'homme en terrorisant la femme, à l'époque glorieuse mais révolue des barbares, s'est joué un vilain tour: il l'a forcée si elle voulait survivre, à déployer des prodiges d'ingéniosité et à inventer des artifices savants ou grossiers suivant le quotient intellectuel de l'adversaire. Le jeu aurait pu être pour lui, si simple, et de tout repos... En obligeant la femme à décupler la puissance de ses charmes physiques, l'homme a détruit l'équilibre naturel de l'amour. Ce qui aurait dû être un échange de bons procédés est devenu un jeu de dupes. Le corps de la femme et ses divers attributs ont atteint des prix exorbitants nullement en rapport avec la valeur réelle de l'objet lui-même.

Les marchands ont vite compris que le commerce du velours et des pierres précieuses était plus intéressant que celui du pain. La publicité a continué sa surenchère infernale, et, aujourd'hui, les pauvres femmes qui ont le malheur d'avoir les cheveux noirs, s'entendent répéter à coeur de jour, dès qu'elles ouvrent la radio ou les journaux, "Vous n'avez qu'une vie à vivre, vivez-la en blonde" ou encore "Pourquoi les blondes sont-elles plus heureuses?" Je connais une compagnie qui va s'enrichir quand le slogan atteindra l'Ethiopie ou le Kenya...

Madeline de Verchères . . .

Quel était donc le rôle prophétique de la femme canadienne-française. Dès le début, il lui fut tracé. D'abord, l'aguerrir...

il faut dire que cela était urgent. Quand vous ne pouvez vous rendre à l'épicerie du coin sans rencontrer un méchant sauvage, il ne faut pas avoir froid aux yeux.

Et Madeleine de Verchères l'a bien prouvé, elle n'a pas reculé; ses compagnes n'ont plus d'aileurs; nous sommes aujourd'hui cinq millions pour le proclamer. La Canadienne a donc joué dans l'histoire de notre nation, un rôle héroïque, mais plutôt nébuleux. Elle faisait tout d'abord, des enfants et à un rythme si effarant qu'on se demande quand elle trouvait le temps de tisser, ravauder, cuisiner, sarcler, traire les vaches, aller aux vêpres, cueillir les bleuets, attiser le poêle à bois... Pendant ce temps son mari, loin de la marmaille, buvait du "petit blanc", en haut dans les chantiers, ou encore passait ses week-ends à la chasse et à la pêche, et comme le golf n'était pas encore très populaire, les tondeuses à gazon étant rares, il avait emprunté aux sauvages leur jeu de la crosse.

"La mère cheu-nous" elle, berçait le ber d'un pied, filait de l'autre; baratait d'une main, et mouchait le petit Isidore de l'autre. Et pour tout cela qu'est-ce qu'on lui promettait? La couronne des vierges? Vous voulez rire!.. pas à une ancienne voleuse de vocations devenue par un étrange retour des choses, une faiseuse de prêtres et de religieuses... Non, ni vison à crédit, ni split-level, mais tout simplement le paradis à la fin de ses jours. C'était là une promesse qui n'engageait à rien, puisqu'aucune d'entre elles ne s'était avisée de rouspéter après les funérailles.

La Canadienne, c'était le troupeau docile de toutes ces femmes qui trimaient du matin au soir dans un anonymat reconfortant. Cependant quelques noms féminins ont traversé notre histoire; les élues devaient, pour ce faire, avoir renoncé aux joies du siècle et verdird doucement dans l'encaustique des couvents; mais cela leur donnait droit automatiquement de laisser à la postérité leur recette de tire de la Sainte-Catherine.

Heureusement ce temps-là n'est plus; la canadienne-française actuelle jouit d'un sort vraiment enviable. Si on ne s'attarde pas, aux tours de force qu'elle doit accomplir, pour éviter d'avoir à loger dix enfants dans un logis de quatre pièces, elle a la fierté de pouvoir leur enseigner un joul de plus en plus épuré qui, s'il ne leur est pas utile dans le commerce, pourra toujours servir à transmettre à l'autre génération les histoires gauloises dont notre

nation s'enorgueillit. A moins que, muse sans le savoir, et parce qu'elle aura consenti les sacrifices nécessaires (mettez-ça au pied de l'autel) pour envoyer ses fils dans les collèges des messieurs prêtres, elle n'ait la joie suprême de le voir devenir réalisateur à Radio-Canada ou chanteur de charme au canal 10. Mais ne laissons pas l'enthousiasme nous égarer; il saura sûrement comme tout Canadien français qui se respecte, gagner son pain à la Vickers ou au CNR; on n'exige pas des manoeuvres et des porteurs d'eau qu'ils sachent la langue de Shakespeare.

Leur mère pourra continuer à écouter le courrier du Père Parlotte, en se berçant sur son balcon; à recevoir ses enfants au souper du dimanche soir. Je vous le dis, on peut vivre parfaitement heureux sans être membre du Mount Stephen. Pourquoi vouloir remanier la Confédération, ça ne sert qu'à mettre de mauvaises idées dans la tête de nos enfants et à leur faire croire qu'un pays de colonisés peut devenir un pays de civilisés...

Les arts artistiques . . .

Il arrive cependant à certaines Canadiennes françaises ayant épousé un médecin, un plombier ou un hôtelier, d'être un peu plus à l'aise. Elles peuvent alors, tous les après-midis, s'habiller chez Morgan, prendre le thé au 9ème chez Eaton et jouer au bridge à Laval-sur-le-Lac. Elles se retrouvent chaque hiver avec l'aristocratie de Ville Mont-Royal, sur les plages de Miami. Leur statut social crée des obligations: il leur faut s'intéresser aux arts. Les plus courageuses s'inscrivent à la Société d'Etude et de Conférences et se trémoussent tous les mardis après-midi, sur les chaises de velours fané du Windsor, pendant que Monsieur Scott Symons fait le pitre au milieu des gloussements. Et puis, nous avons notre Place des Arts, où elles peuvent bailler discrètement en écoutant un orchestre tchèque ou tibétain. Mais cela est épuisant. Heureusement il y a l'entr'acte où elles se pavanent dans la dernière création de Marie-Paule, l'oreille aux aguets pour ne pas rater le dernier petit scandale et les yeux comme des poignards pour transpercer la malheureuse qui se permettrait d'être là, dans sa robe de l'an passé.

"Nos jeunes filles, elles, font honneur à leur patrie en prouvant à tous les businessmen de Toronto qui en ont assez des jupes de tweed et des dents de rongeurs de la Ville-Reine que les petites secrétaires québécoises possèdent la french joie de vivre et qu'elles ne reculent pas devant un week-end à New-York pour le leur prouver."

Seule ou avec d'autres . . .

Les problèmes raciaux n'ont que modelé légèrement le profil de la Canadienne; je dis légèrement car il suffit d'une enquête dans la rue, pour s'apercevoir que les femmes du Québec ont pour la politique et le gouvernement de leur pays, la plus parfaite indifférence. Ces dames Casgrain ont beau se démener, rien ne vient troubler la surface étale de l'apathie féminine. Elles se fichent éperdument des petites disputes Lesage-Pearson. Elles votent comme leur mari si elles sont des épouses fidèles et pour un autre candidat si elles souhaitent secrètement le tromper, surtout si le candidat est aussi "sexy" que John Turner. C'est là une petite revanche très féminine, et qui expliquerait peut-être la victoire du beau Monsieur Lesage. Mais cette apathie est sinon pardonnable, du moins explicable: on leur a seriné depuis leur petite enfance que la politique était uniquement l'affaire des hommes, comme on a longtemps persuadé ces derniers que le commerce était l'apanage des Anglais.

Avant d'être canadienne-française, la femme du Québec est catholique. Depuis l'instant où elle a été portée hurlante ou résignée sur les fonds baptismaux, le catholicisme l'a prise et ne l'a pas laissée. Toute sa petite enfance a mijoté dans de pieuses décoctions. Le p'tit Jésus et notre bonne mère du ciel ont envahi jusqu'à l'étouffer son imagination enfantine. Et pas n'importe quel p'tit Jésus, un, de plâtre rose, que l'on faisait pleurer, si on ne mangeait pas sa soupape, et une sainte Vierge, qu'on prenait à témoin de tout, qu'on suppliait aussi bien de guérir l'herbe à puce que de convertir les méchants païens; ce dernier terme englobant également les sauvages, les Anglais et les Juifs (aujourd'hui on apprend à convertir les Cubains) tous ceux enfin qui n'avaient pas eu le bonheur suprême de pouvoir

devenir dame de Sainte-Anne ou Ligueur du Sacré-Coeur... Mais pour les petites filles du Québec, enfants de Marie, bon gré, mal gré (aujourd'hui on en fait des majorettes ou des minorettes) il n'existait qu'un seul et unique péché, celui de la chair.

L'orgueil, ça consistait vaguement "à se penser plus fine que les autres". L'avarice? Il n'évoquait que l'Harpagon de Molière, si vous possédiez des lettres, et Séraphin Poudrier, si vous en aviez moins. La gourmandise était traitée à la légère; les seuls cas d'obésité du pensionnat étant dû plus souvent aux sempiternelles "patates" du réfectoire qu'aux abus de babas au rhum. L'envie était assez mal défini; ce seul nom faisait apparaître sur nos visages d'enfants rapidement effarouchés de vagues sourires un peu gênés. La colère s'expliquait plus facilement et l'on apprenait à distinguer entre les saintes colères de l'autorité, et les moins bonnes auxquelles se livraient quelques têtes fortes. Les rébellions étaient rares derrière les murs de pierre de nos couvents. La paresse était jugée sévèrement; mais personne n'avait la chance de s'y livrer d'une façon systématique, puisque les sonneries de toutes sortes: gongs, claquettes, grélots ou cloches, nous résonnaient dans les oreilles du matin au soir, une révérence pour sœur directrice, deux pour sœur supérieure et trois pour l'aumônier ou monsieur le curé. Dans le monde sans hommes où nous évoluions le chapelain recevait la même admiration passionnée qui entoure aujourd'hui les Beatles ou Pierre Lalonde; elle était peut-être moins bruyante, mais d'autant plus puissante qu'elle devait demeurer secrète... Dans la chapelle enfumée d'encens, à l'heure douce des vêpres, nous suivions d'un oeil alangui, la silhouette virile du chapelain rutilant de dorures...

Car la liste des péchés capitaux se serait arrêtée à la bonne paresse, que les flammes de l'enfer ne nous auraient pas tellement inquiétées. Mais hélas, trois fois hélas, il y avait le "péché" le seul; le grand dont le nom n'était prononcé qu'en tremblant par des lèvres blêmes, dans l'ombre des cornettes.

La pureté était apprêtée à toutes les sauces; mais la dose en était savamment mesurée avec l'âge. Au début on nous parlait des *mauvaises pensées* et nos imaginations de six ans se torturaient pour être bien certains de les reconnaître afin d'é-

viter les confessions sacrilèges. Plus tard, au dortoir, il fallait des ruses de Sioux et des contorsions savantes, pour se devêtir sous sa robe de nuit. S'il eut fallu que nos compagnes voient quelque parcelle de cette chair déçue ! Nous partions prendre un bain comme d'autres partent pour les Croisades, préalablement averties de ne pas nous attarder à cet exercice presque nécessaire mais combien dangereux !

Les religieuses surveillaient notre pureté, pareilles à des dragons, et nous, bien naïvement nous faisons des gorges chaudes sur ces êtres informés que nous soupçonnions fortement d'appartenir à un troisième sexe.

Le grand problème de la religion était de savoir si vous aviez la vocation. En principe, toutes l'avaient, ça facilitait le recrutement, et si par hasard, vous émettiez quelques réticences, on vous regardait avec un certain mépris, vous aviez choisi la part de Marthe, la moins reluisante évidemment. Mais on vous avait prévenu, votre salut serait pénible; un peu plus et on vous recommandait aux prières. Vous direz peut-être que j'exagère, je vous jure que non, et cela se passait dans notre belle province, dans nos bons pensionnats, (et je ne suis pas encore d'âge canonique.) Je me souviens encore avec horreur d'une religieuse verdissante qui nous avait prévenues pendant tout un cours de morale, du danger qu'il pouvait y avoir pour une mère, à trop embrasser son enfant... comme si nous pouvions vraiment songer à concevoir, dans le monde asexué qui nous entourait.

Delly et compagnie...

Après avoir été bercées par la Semaine de Suzette, les biographies édifiantes de Jacques Bernard ou Guy de Fondgallant, nous abordions, à l'adolescence, une *littérature romanesque mais saine*, destinée à nous préparer aux réalités de l'amour; nous voguions dans l'eau de rose et abordions aux rivages de guimauve des romans de Delly et de Magali... Nous n'allons pas retracer ici l'itinéraire spirituel et intellectuel de toute une génération, il faut éviter les anathèmes...

La canadienne-française d'aujourd'hui a mille visages, suivant son âge, son éducation et la région où elle vit; elle est un peu tout ce que j'ai dit, et beaucoup d'autres choses encore. Elle est celle qui laissait stoïquement son mari la tromper sous prétexte d'épargner les enfants. Elle est la femme qui, hier et aujourd'hui encore, dans le lit conjugal tirait "sa jaquette de flanellette" sous ses pieds, parce qu'elle en avait assez de faire un petit par année, ou qui moins courageuse, ou plus dévote, recevait à la sauvette, sous la couverture, les hommages de son mari. On lui avait très tôt inculqué les grandes vérités, à savoir que l'empêchement de famille, ça mène droit en enfer. Aussi, bon an mal an, elle baptisait un petit qu'elle élevait avec des taloches, parce qu'elle n'avait pas le temps de répondre à ses pourquoi, et qu'elle était physiquement abruti par ses maternités perpétuelles, à moins que la scarlatine ou la rougeole de l'avant-dernier fassent de la place dans le ber. Et pour se consoler, elle paraît sa progéniture comme des châsses: petites filles en robes d'organdi empesée, et la tête couverte de boudins; garçons étriqués dans leur complet de serge marine; toute la famille descendait la grande allée, à la messe du dimanche. Elle, 54 de taille, les jambes enflées et variqueuses, dans une robe à gros pois; lui, il suivait, la nuque rouge, hargneux ou penaud parce que sexuellement insatisfait; ou l'oeil luisant, reluquant dans les bancs, toutes les filles du rang qu'il avait culbutés dans la tasserie, parce que sa moitié était devenue trop récalcitrante.

La canadienne-française, c'est aussi toutes les femmes qui n'acceptent pas de voir leur mari disparaître pour les week-ends de golf, de chasse ou de pêche, ou pour les "congrès" dans le Nord, avec leur secrétaire; c'est la femme qui cherche désespérément un homme parmi les gamins que sont les nords-américains, et qui, eux, cherchent désespérément leur mère; c'est aussi la jeune fille d'aujourd'hui qui twiste comme d'autres ont dansé le jitterbug et le charleston, qui dit connaître la vie et qui voudrait avoir un amant, mais à qui sa mère n'ayant pas su expliquer ce qu'était un contraceptif, s'éveille enceinte un beau matin de mai; mais il ne faut évidemment pas dans un pays catholique, faire connaître toutes ces vilaines choses, il est préférable de remplir les crèches de chérubins, ça donne la chance aux âmes sensibles que sont les dames patronnesses de préparer de magnifiques arbres de Noël. . .

Mais la canadienne-française, c'est aussi Judith Jasmin et soeur Laurent de Rome, Thérèse Casgrain, et Yvette Brind'Amour, le docteur Lise Fortier et Yvette Charpentier, et nous toutes les femmes de tous les jours, et aussi Elaine Bédard puisqu'il faut toujours finir là où on a commencé. . .

Hermine BEAUREGARD